

Avant-propos

Ce livre est tout autant une histoire qu'un ouvrage scientifique. Il est d'abord le fruit d'un travail de recherche méticuleux et difficile. Imaginons un instant ce que représente l'expérience de terrain lorsqu'il s'agit d'étudier les sociétés secrètes dans une des universités les plus prestigieuses au monde !

En venant me rencontrer pour son projet de thèse, Stéphanie Grousset-Charrière avait une ambition plus mesurée : étudier les fraternités et sororités étudiantes, c'est-à-dire des formes particulières d'organisations étudiantes en mobilisant deux approches théoriques, l'une sur les formes de communalisation et de sociation dans des sociétés postmodernes, l'autre sur la question de l'association et de l'organisation sociale et démocratique. Le postulat initial était d'aborder un système nord-américain où il nous semblait que les étudiants et les étudiantes s'organisaient sous des formes sociales particulières dans des systèmes universitaires différenciés du système français, marqués par la sélection et d'autres formes de socialisation étudiante. C'était donc un objet singulier, intéressant non par son exotisme mais par la manière dont il était sociologiquement posé.

La suite est décrite dans cet ouvrage de manière intelligente et audacieuse. Des choix ont été faits. Des postures adoptées. Des pistes explicatives envisagées, validées pour certaines, abandonnées pour d'autres. Il s'en est suivi une aventure scientifique et humaine d'une grande richesse que le lecteur saura retrouver dans cet ouvrage.

La démarche suivie par Stéphanie Grousset-Charrière peut paraître singulière. Elle repose d'abord sur la pugnacité puisqu'il s'agit de comprendre comment fonctionnent ces sociétés secrètes étudiantes. Elle convoque ensuite une démarche sociologique qui s'inspire des travaux de l'école de Chicago, ceux de Park et Burgess, d'Erving Goffman, de Jean Peneff...

Suivant cette tradition sociologique, Stéphanie Grousset-Charrière a décidé avec justesse d'intégrer son terrain afin de comprendre et d'appréhender ces situations sociales jusque-là quasiment fermées. Il n'était pas évident de concilier un poste d'assistante de français à l'université de Harvard et une investigation sur ces sociétés étudiantes. Il était difficile de gagner en parallèle la confiance de ces milieux étudiants pour intégrer ces univers relativement secrets ou tout du moins préservés comme tels. On doit reconnaître à Stéphanie Grousset-Charrière une profonde intelligence sociologique et la pertinence d'un certain nombre de choix qui, avec du recul, s'avèrent scientifiquement fondés.

Ainsi, *La face cachée de Harvard* se découvre dans un style qui pourrait laisser croire certaines fois à un voyage journalistique alors qu'il s'agit bien d'une restitution sociologique remarquable, sans encombrement et d'une grande finesse. Et de la sorte, le lecteur cheminera de la découverte des *final clubs* vers une question sociologique plus fondamentale : les processus d'élitisme dans la société étasunienne.

Daniel Filâtre

Professeur de sociologie, Université de Toulouse 2 Le Mirail

Préface

Les comparaisons entre les États-Unis et la France qui apparaissent depuis la *Démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville et qui continuent d'être produites ont toujours présenté l'Amérique comme le modèle d'une société démocratique et la France comme un pays qui n'a pas réussi à mettre de côté le poids de ses héritages aristocratiques. Les deux représentations contiennent évidemment un élément d'exagération et un élément de vérité. On oublie trop souvent que ce qui est valable pour une époque n'est pas forcément valable pour l'éternité.

Le livre de Stéphanie Grousset-Charrière nous rappelle, avec originalité, que malgré la longue marche vers la démocratie en Amérique, il reste un lien que beaucoup d'analystes n'ont pas reconnu entre cette nouvelle démocratie et un héritage sinon aristocratique, du moins élitiste. Ayant travaillé au sein de Harvard, une université méritocratique, prestigieuse et compétitive, M^{me} Grousset-Charrière a été frappée par un aspect de cette institution, qui retient des éléments aristocratiques et que l'on associe habituellement à l'élitisme français. Il s'agit des *final clubs* auxquels un certain nombre d'étudiants, une fois arrivés sur le campus, cherchent à accéder. L'accès à ces clubs était autrefois basé exclusivement sur les origines sociales.

Stéphanie Grousset-Charrière a certes mis le doigt sur un aspect américain qui pourrait ressembler à l'élitisme français – les grandes écoles, les grands corps, etc. Mais la différence entre les deux sociétés est que ceci était plus proche de la réalité il y a une cinquantaine d'années. Les institutions élitistes françaises continuent non seulement d'exister, mais aussi de jouer un rôle dominant au sein des institutions publiques et privées. Un sentiment de supériorité leur est inculqué par une réussite aux concours ainsi que par le prestige de leurs écoles.

Les universités de Harvard, de Princeton et de Yale, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, étaient des institutions élitistes et guère méritocratiques. L'aristocratie protestante était dominante. Les étudiants issus de cette aristocratie choisissaient leurs universités et non pas l'inverse. Ils se retrouvaient aux *final clubs* dont les portes étaient fermées aux étudiants issus des écoles publiques, aux minorités, catholiques compris, et bien entendu aux femmes, qui pour la plupart n'avaient même pas accès à ces universités. Toutes les tentatives d'affaiblir les clubs, par des administrateurs, ont connu des échecs cuisants. Woodrow Wilson, lorsqu'il était président de Princeton, a mené une bataille pour la suppression de ces clubs mais il a connu un échec sans appel. Lorsqu'on lui a demandé par la suite pourquoi il se lançait dans la politique (il est devenu gouverneur de l'État du New Jersey avant de devenir président des États-Unis), il a répondu : « Parce que c'est plus facile que de faire de la politique universitaire. »

Il suffit de lire Francis Scott Fitzgerald ou même le roman *Love Story* d'Erich Segal pour se faire une idée de la manière dont ces institutions étaient élitistes. C'était une élite qui dominait la diplomatie, les banques, les cabinets d'avocats et l'industrie. Les *final clubs* jouaient donc un rôle important. Ils nourrissaient les réseaux créés dans les lycées privés, dans les universités élitistes, et par la suite dans les secteurs publics et privés.

Aujourd'hui les transformations de la société américaine ont obligé les universités de prestige à se transformer pour une raison simple : sans l'adaptation à l'ouverture de la société, c'était la mort qui les attendait. Le plus étonnant est que ce sont des membres influents de l'establishment protestant qui ont mené la bataille contre leurs collègues ultraconservateurs, qui étaient attachés à la société en voie de disparition.

En regardant ces *final clubs*, Stéphanie Grousset-Charrière a entrepris une recherche fascinante et difficile. Ces clubs existent encore. Se sont-ils transformés ? Très peu. Ils sont un peu plus ouverts mais certains refusent encore aujourd'hui d'admettre des femmes. Pourtant, les étudiants qui arrivent à entrer à Harvard savent que leur avenir dépend de leur succès

académique et peu de leur famille, ou même du fait d'être passés par Harvard. Plus important encore, les étudiants qui arrivent à Harvard chaque année ont des origines religieuses, ethniques et sociales différentes d'autrefois. Ils ne font pas du lèche-vitrines comme leurs aînés à ces clubs. Ils ont créé leurs propres groupes, associations et réseaux.

Stéphanie Grousset-Charrière a entrepris un travail assidu, d'autant plus difficile que ces clubs ne cherchent pas à dévoiler une masse d'informations sur leur organisation ou leurs membres ce qui rend toute pénétration de ces institutions extrêmement difficile, voire impossible. Les statistiques dévoilant les adhérents, leurs origines sociales, leur lycée ou leur religion ne sont guère disponibles. La façon dont ils choisissent leurs recrues chaque année reste surtout secrète.

La France s'intéresse certes aux États-Unis, mais paradoxalement, elle n'a pas pu faire naître beaucoup de spécialistes de ce pays. Un des mérites de ce livre est une connaissance d'un aspect spécifique d'une des grandes institutions du pays, à savoir l'Université. Pour ma part, j'espère que Stéphanie Grousset-Charrière continuera à s'intéresser aux États-Unis et même à comparer ce pays à la France. Peut-être son prochain livre examinera pourquoi l'élite protestante s'est divisée et a insisté pour imposer des réformes aux dépens de son propre pouvoir tandis que l'élite française est restée soudée et n'a pas connu de réformateurs. L'élite française a bien réformé, à certaines périodes, la société, mais n'a jamais accepté que les réformes s'appliquent à elle. On aimerait savoir pourquoi. Avec sa connaissance du système éducatif et des élites dirigeantes et ses talents de chercheuse, l'auteur est bien armée pour nous éclairer sur les deux sociétés.

Ezra Suleiman

Professeur de sciences politiques, Princeton University

Introduction

En traversant le Yard¹ à la fin de l'automne, il n'est pas rare de voir sur les marches du temple ou de l'imposante bibliothèque de Widener, un petit groupe d'étudiantes en robes de mariée ou un autre en toges grecques. Bien d'autres étrangetés attireront votre attention à cette époque de l'année : c'est le temps des rites initiatiques d'entrée dans les sociétés secrètes de Harvard. C'est aussi le seul moment où un profane pourra tenter d'identifier les membres de ces clubs. Tout le reste de l'année, ces jeunes gens se mêleront à la masse des autres étudiants et il ne sera pas aisé de deviner qu'ils sont membres d'une société secrète. Ils se réuniront alors principalement dans leurs grandes demeures, fermant leurs portes aux non-initiés, ce qui simultanément, chaque année, ouvre de grandes polémiques sociales au sein de la communauté estudiantine.

C'est l'histoire d'un État dans l'État, d'un monde parallèle, secret, privé, où l'élitisme joue un rôle majeur au cœur d'une université d'élite elle aussi. La crème de la crème pourrait-on dire banalement, qui se constitue en se basant sur un principe de sélection par cooptation, stricte et très fermée.

Le regard français qui se pose sur ces clubs est souvent très perplexe. Mais que sont ces *final clubs*? Comment fonctionnent-ils? Comment peut-il y avoir des sociétés secrètes à Harvard? À quoi cela correspond-il « chez nous », en Europe? Devant la difficulté à se raccrocher à une image parlante, un schème universitaire connu, les Français, y compris les scientifiques les plus avertis, ont tendance à sauter à pieds joints dans de longues interrogations empiriques, dans l'espoir de percevoir un peu mieux ce que sont ces sociétés. Le risque est bien sûr de négliger les questionnements théoriques et sociologiques que soulèvent ces clubs. Ce livre a pour objectif de

1. Le Yard : le parc intra-muros de l'université de Harvard.

répondre à ces deux attentes, en proposant dans un premier temps une approche descriptive ethnographique puis dans un second temps des analyses plus théorisées. Ainsi, cette introduction veillera de la même manière à donner quelques clés sur ce que sont ces clubs concrètement et théoriquement. Ensuite, la méthodologie qualitative adoptée pour mener à bien ces recherches sera précisée. Enfin, seront présentées la structure de cet ouvrage et les questions auxquelles il s'attache à répondre.

Les *final clubs* de Harvard : la socialisation d'une élite dans l'élite

Que sont les *final clubs*? Concrètement, sur le terrain, il s'agit principalement de huit clubs masculins ancestraux nommés Porcellian, A. D., Fox, Delphic, Fly, Phoenix, Spee et Owl, noms que nous remplacerons par des lettres arbitraires pour ne plus les citer. Ils possèdent d'imposantes propriétés au cœur du campus entourant Harvard Square. L'ensemble de ces demeures était évalué en 2006 à plus de 17 millions de dollars.

Face au refus de ces sociétés d'accepter la mixité, six nouveaux clubs féminins se sont développés depuis peu : Bee et Seneca dans les années 1990, puis Isis, Pleiades et Sabliere au début des années 2000, et enfin La vie en 2008. Toutefois, il est à noter que si le statut de *final club* est clairement établi pour les clubs masculins¹, en ce qui concerne les clubs féminins, il est sans cesse débattu et controversé. Leurs principes de fonctionnement se veulent similaires, notamment en ce qui concerne le recrutement annuel de nouveaux membres, mais le fait que les clubs féminins soient très jeunes et n'aient pas de locaux, hormis un emplacement récent pour l'un d'eux, change fondamentalement l'expérience sociale qu'ils offrent réellement et qui est très dépendante de l'accueil des clubs masculins. Nous nous focaliserons le plus souvent sur les clubs

1. À l'origine de ce nom, il faut savoir que d'autres clubs existaient auparavant et étaient qualifiés de *waiting clubs*. Il s'agissait des clubs auxquels on accédait éventuellement durant ses premières années d'études, en attendant d'être potentiellement admis dans un ultime club à la fin de ses études, le club final, donc les fameux *final clubs*. Ces distinctions n'existent plus aujourd'hui, mais le nom est resté inchangé.

masculins et leurs pratiques, car ce sont eux qui bénéficient de l'histoire, de l'héritage des lieux, des traditions et d'une fortune colossale, mais aussi des liens centenaires avec l'institution de Harvard, du potentiel attractif sur la scène sociale harvardienne et enfin des réseaux d'influence puissants que leurs sociétés ont constitués au fil des décennies.

Les *final clubs* sont un élément phare de la vie sociale étudiante des non-diplômés, les *undergraduates* (étudiants de la première à la quatrième année). Chaque club accueillant 15 à 30 nouveaux membres par an, cela fait environ 160 étudiants répartis dans les *final clubs* masculins sur les 3 300 garçons *undergraduates* inscrits (3 282 en 2009). Ainsi, environ 5 % des garçons *undergrads* sont admis chaque année dans un *final club*. Nous pourrions modifier ces calculs en déduisant les *freshmen* (1^{re} année) puisqu'on ne peut pas être membre avant d'être *sophomore*. Si l'on ne considère que les garçons *sophomores* (2^e année), cela représente près d'un cinquième d'entre eux admis chaque année. On peut considérer qu'au moins 25 % d'entre eux passent par le processus de sélection, mais probablement bien davantage puisque les 200 invités au premier événement du processus de sélection ne sont pas systématiquement les mêmes dans tous les clubs, ceux qui ont été conviés par les huit clubs étant extrêmement rares. On ne peut donc pas se contenter de faire une simple multiplication, car il est difficile de savoir combien d'entre eux sont invités dans plusieurs clubs par exemple. Avec ce type de terrain, il est compliqué d'être statistiquement précis et l'approche quantitative est inévitablement à bannir puisqu'il est impossible d'obtenir des listes de noms et donc de mesurer précisément la part d'étudiants directement concernés.

Il est tout de même facile de constater que seule une petite poignée de privilégiés accède à ces clubs très fermés. Pourtant, ils ont toujours une grande importance sociale, au moins dans la vie étudiante harvardienne. En effet, comme nous venons de l'évoquer, chacun des huit clubs conviant environ 200 étudiants au premier événement de son processus de sélection à la fin de l'été, pour finir par n'en retenir qu'une vingtaine à l'issue dudit processus quand commence l'hiver, on peut concevoir que cela occupe grandement la vie sociale de bien

des jeunes gens pendant plusieurs mois/années. En revanche, il est évident que bien des garçons qui participent au processus de sélection (environ 70 à 90 % d'entre eux) ne sont pas sélectionnés au bout du compte, alors qu'ils déploient pendant des semaines ou des mois des stratégies de mises en relation, de prises de contact, adoptent des codes vestimentaires qui leur semblent appropriés, tentent de se faire repérer, etc. Enfin, les rites initiatiques finaux ne passent pas souvent inaperçus... Donc, membre ou non, le processus de sélection anime beaucoup la vie étudiante pendant l'ensemble du premier semestre. Il semble donc essentiel de comprendre le rôle social de ces clubs très fermés.

Au-delà de l'importance sociale que leur attribuent les jeunes étudiants de Harvard, de manière positive ou négative d'ailleurs, pourquoi étudier ces clubs étudiants ? Précisément pour la notion de secret qu'ils véhiculent. Les *final clubs* sont des sociétés secrètes, au sens simmelien (leur existence est connue, éventuellement leur localisation, mais pas les noms de leurs membres, ni certaines de leurs pratiques ou rituels, etc.). Il apparaît invraisemblable, d'un point de vue français, que se maintiennent des espaces de ce type dans le giron d'une université, et qui plus est, d'une université d'élite. J'ai voulu comprendre dans quelle mesure il y avait du secret et ce qu'il recouvrait. Découvrant, comme Hannah Arendt, à quel point le secret s'avérait creux, j'ai cherché à savoir s'il était donc simplement superfétatoire ou s'il constituait véritablement un intérêt pour ces clubs. C'est là que la distinction anglaise entre *secret* et *secrecy* manque cruellement au vocabulaire français, car ce n'est pas le secret en lui-même qui présente un atout pour ces clubs, mais l'art de savoir en jouer. C'est l'un des éléments clés de la socialisation de l'élite qui s'y perpétue. La dimension du secret prend tout son sens dans la notion de socialisation parallèle à la socialisation institutionnelle officielle. Cette socialisation au secret, bien que politiquement incorrecte, correspond pourtant dans les faits à des pratiques en vigueur au pinacle de l'institution elle-même (avec la Harvard Corporation), mais aussi au sommet de l'ensemble des universités d'élite des États-Unis (avec l'Association of American Universities), ou encore dans les hautes sphères de l'élite (avec les nombreux cercles d'influence et sociétés

secrètes qui se maintiennent dans l'ombre du pouvoir américain – Domhoff, 1975).

Au cours de cette recherche, il est apparu que la socialisation de l'élite dans le cadre de l'enseignement supérieur américain se forge avec et parallèlement au système universitaire, et dans le cas de Harvard, comme dans celui d'autres institutions prestigieuses aux États-Unis, par le truchement de ces sociétés secrètes. C'est ainsi que s'opère l'apprentissage de trois piliers, socles de l'élite : le maniement du secret, des jeux de pouvoir et enfin de la sélection des « meilleurs », autrement dit de l'élitisme. Nous démontrerons que tous trois apparaissent indissociablement imbriqués. Cette transmission repose sur un élément majeur : la socialisation qui est produite/reproduite dans ces sociétés. Nous verrons que cette socialisation a pour modèle de référence l'élite de prééminence qui, dans l'ombre de cercles très privés, tire les ficelles du pouvoir américain.

Méthodologie : une étude qualitative

Une approche très empirique du terrain

Cet ouvrage est le fruit de quatre ans d'enquête de terrain, dont trois ans et demi au sein même de l'université, de la fin de 2004 au début de 2008. En parcourant Harvard Yard et ses alentours, il ne fut pas aisé de découvrir et d'approcher les sociétés secrètes de cette université ancestrale. Ce ne fut qu'en ayant l'opportunité d'enseigner à Harvard que j'ai pu tisser des liens de confiance avec les étudiants, permettant aux langues de se délier et aux portes des *final clubs* de s'ouvrir enfin. Il aura ainsi fallu du temps pour gagner cette confiance et être invitée à des soirées et des réceptions très sélectives dans ces sociétés. Ces invitations ont permis un grand travail d'observation à l'intérieur même des clubs et en compagnie de leurs membres. Ceux-ci demeuraient toutefois réticents à l'idée d'une étude effectuée à leur sujet. Cette recherche a donc été menée par observation participante de manière incongnito vis-à-vis de la plupart des membres, en étant présente simplement en tant que convive. Toutefois, l'aide de complices était indispensable et au fur et à mesure que s'établissait une

relation de confiance au sein des clubs, de plus en plus de membres étaient informés de mes travaux.

En plus des observations et des innombrables discussions informelles, quarante-cinq entretiens formels ont pu être menés dont une majorité avec des membres des *final clubs* masculins (15) et féminins (8), mais aussi avec des étudiants de Harvard non membres, fréquentant ou non cette scène sociale (12 étudiantes et 5 étudiants) ainsi que des dirigeants de l'université (5). Ces entretiens de deux heures en moyenne ont constitué une source d'information très riche, notamment sur les modes de fonctionnement de ces clubs. Il a aussi été intéressant de pouvoir les reproduire pendant trois années consécutives avec certains étudiants, en observant l'évolution de leur carrière de membres depuis le processus de sélection ardu jusqu'à leur dernière année d'études.

Parallèlement, un questionnaire a été adressé auprès d'étudiants de Harvard pour travailler sur la dimension réputationnelle des clubs. Le site Facebook a été particulièrement précieux à cette époque où il était encore exclusivement harvardien et où les pages n'étaient donc pas encore protégées. Au libre accès aux profils des étudiants, s'ajoutait sur le site un outil très pratique pour mes recherches : un logiciel de sélection aléatoire d'étudiants de Harvard selon quelques critères au choix tels que le sexe et l'année d'obtention du diplôme. Cela permettait de viser un échantillon de population non pas représentatif mais au moins relativement équitablement défini : 50 % de filles et 50 % de garçons. Pour chaque sexe, dix étudiants de chaque année d'études étaient sollicités, en privilégiant les étudiants les plus concernés par les *final clubs*, les *undergraduates*, les étudiants de la première à la quatrième année d'études (dix par année d'études), et dix *graduate students* (*Master's degree* ou *PhD*). Permettant une sélection aléatoire tout en respectant les critères de sexe et d'année d'études, Facebook choisissait de manière arbitraire des étudiants de tous horizons en termes de disciplines d'étude ou de toute autre appartenance. Il offrait aussi l'accès aux coordonnées, notamment les emails des étudiants. Il était ainsi facile de les contacter en joignant le lien vers le questionnaire élaboré *via* Internet sur le site Survey Monkey. Bien qu'il ne comporte

que dix questions, beaucoup étaient des questions ouvertes et demandaient un peu de temps de rédaction. Malgré toutes ces facilités informatiques, il fut particulièrement difficile d'obtenir des réponses aux questionnaires. Pour en réunir finalement une centaine, en remplissant les critères prédéfinis, il aura fallu solliciter plus de trois cents étudiants de Harvard. Faute d'avoir une représentativité statistiquement satisfaisante, les réponses obtenues n'ont pas été traitées de manière quantitative, mais qualitative.

Un travail sur documents a aussi impliqué des recherches dans les archives universitaires, une vaste revue de presse, notamment dans les articles du *Harvard Crimson*¹, et l'étude de la documentation officielle, brochures et manuels de l'université. Ces documents, comme les entretiens, les questionnaires et l'ensemble de ces recherches de manière générale ont bien sûr été étudiés et menés exclusivement en anglais. Les difficultés qu'implique la traduction, avec ses risques d'interprétation ou de perte de certaines subtilités, ont été contournées par le choix de ne traduire que les citations intégrées dans le corps du texte de cet ouvrage. Certains anglicismes, jugés intraduisibles sans leur faire perdre de leur valeur sémantique, ont été volontairement conservés dans la langue, tels que *final clubs* ou *dean* par exemple.

Ce travail fait état de peu de données statistiques. La frustration quantitative est insolvable quand il s'agit de travailler sur des sociétés secrètes. Cependant, en fervente adepte de l'école de Chicago, je considère que l'approche qualitative et l'observation participante se prêtent particulièrement bien à l'analyse de certains terrains. La masse de données ainsi recueillies et croisées (entretiens formels et informels, observations, journal de terrain, recherches d'archives et revue de presse), permet d'avancer des éléments qui, faute d'être réellement quantifiés, ont tout de même le mérite de dresser un portrait relativement précis sur ces questions. Nous avons pu estimer précédemment la part d'étudiants directement concernés par ces clubs.

1. Le *Harvard Crimson* est un quotidien reconnu, rédigé par des étudiants de Harvard depuis 1873. Il est très largement diffusé et lu dans l'université chaque matin.

En ce qui concerne les origines sociales et l'évolution des critères sociaux de recrutement, là encore, on ne peut produire de données quantitatives. Selon certaines études sociohistoriques (Karabel, 2005) et les témoignages des « anciens élèves », cela a évolué bien sûr. Ces clubs se sont démocratisés et ont ouvert leurs portes à certains étudiants ayant acquis du prestige en montant une start-up ou sur un terrain de sport par exemple. Toutefois, il apparaît qu'ils demeurent toujours indéniablement un repère pour les étudiants issus des lycées privés les plus cotés (notamment new-yorkais) et leurs membres se cooptent entre eux (en particulier par l'intermédiaire du Hasty Pudding Club durant leur première année). La représentation d'étudiants issus des écoles privées apparaît bien plus élevée dans ces clubs que dans l'ensemble de l'université de Harvard. Cette surreprésentation révèle, dans ces sociétés, une grande lenteur dans l'intégration des nouvelles pratiques universitaires qui se veulent méritocratiques, démocratiques, égalitaristes.

Nous pourrions donc poursuivre ainsi avec des données chiffrées, certes proches de la réalité, mais tout de même approximatives. Cependant, elles apparaissent relativement inutiles dans le propos de cet ouvrage, d'abord du fait de leur approximation, mais aussi parce qu'elles ne me semblent pas indispensables pour répondre à la question centrale de cette recherche et pour laquelle les outils de recherche qualitatifs nous seront précieux : à savoir, quelle socialisation produisent ces clubs aujourd'hui ?

L'accès au terrain : les contraintes et leurs résultantes

Pénétrer des sociétés secrètes ne se fait pas facilement. Il aura fallu presque un an pour gagner la confiance de certains étudiants et être invitée dans leurs clubs. Il y a eu une part de chance, mais aussi des éléments très concrets qui m'ont permis d'accéder à ce terrain très fermé. Ces éléments, tels que le fait d'être une femme, d'être française, ou encore d'enseigner à Harvard, désignent autant d'atouts que de limites dans cette recherche, qu'il est nécessaire de décrire.

La question du genre s'est bien sûr posée concernant l'accès au terrain dans les sociétés masculines. Seuls les hommes membres d'un club ont le droit d'y entrer (hormis, dans plusieurs

clubs, certaines rares exceptions dont nous parlerons ultérieurement). Les filles en revanche peuvent être conviées à des événements, soirées, fêtes ou autres, là encore sous certaines conditions que nous détaillerons. C'était donc un atout indéniable d'être une femme, qui plus est jeune, pour être conviée dans les clubs. Cependant, être une jeune femme dans l'espace intime d'un groupe masculin implique aussi des rapports à redéfinir sans cesse pour éviter toute ambiguïté. Il n'était pas question de se présenter dans ces clubs en jean et gros pull. L'élégance était évidemment de rigueur, mais il fallait rester vigilante et savoir parer tout jeu de séduction qui aurait pu biaiser l'étude. Entourée de jeunes mâles qui découvrent l'alcool et la liberté, ce n'était pas toujours évident. Toutefois la majorité de ces clubs repose sur des principes forts et traditionalistes de *gentlemen*, ce qui facilitait la tâche. Le fait d'être une enseignante permettait de conserver une distance qui évitait aussi les équivoques. Enfin, le fait d'être étrangère autorisait l'interrogation, l'étonnement, les confidences, comme nous le verrons dans le premier chapitre.

Il semble donc évident que si être une femme, jeune, française, et enseignante à Harvard constituait autant d'atouts indispensables pour pénétrer ces sociétés secrètes, il y avait un inévitable revers à la médaille, un biais difficile à mesurer mais à prendre en compte incontestablement. Ce bouquet d'atouts et de limites m'a permis la réalisation d'un long travail d'enquête de terrain. Des jeux d'échelles se sont imposés dans la compréhension du terrain comme dans l'analyse scientifique. « *Si l'acteur n'interprétait pas avec un savoir d'arrière-plan les événements, il n'agirait pas ainsi* » (Watier, 2005). En effet, il est nécessaire de comprendre l'université de Harvard en tant que système d'éducation supérieure américain pour comprendre ses sociétés secrètes, leurs membres ainsi que leurs motivations.